

din devait se renfermer chez lui avec sa famille, et cela non moins pour éviter les brigandages nocturnes que pour ne point inquiéter l'autorité.

"La voix de ce beffroi, si redoutable jadis, est la bienvenue maintenant. Au milieu des veillées elle apprend au travailleur qu'il est neuf heures."

C'est cette cloche de la tour de la Grosse Horloge, dite cloche d'argent, qui venait de soulever la population rouennaise.

Les citoyens, armés de piques, s'étaient rendus en foule à la place du Marché.

Là, ils avaient trouvé, rangés en batailles autour du pilori, trois troupes étrangères, arrivées pendant la nuit et durant la matinée :

Les hommes de Du Cantel, commandés en sous-ordre par Des Mondrins et le grand Louis ;

La bande de Boidrot, dit *colonel des Plombs*, paysans à l'aspect farouché, armés des dépouilles des divers postes qu'ils avaient enlevés ;

Enfin la troupe d'un autre chef nommé *Les Sablons* ; ceux-ci étaient pour la plupart de rudes pêcheurs, au teint basané, aux membres musculeux, marchant pieds nus et montrant à découvert le bas de leurs jambes hâlées.

Ces deux dernières bandes arrivées pendant la matinée aux portes de Rouen, avaient trouvé tous les postes occupés par les hommes de Du Cantel qui avaient fraternisé avec eux et s'étaient empressés de leur ouvrir passage.

En débouchant sur la place du Marché, les bourgeois de Rouen avaient été très-étonnés d'y trouver la position occupée par des troupes étrangères.

Mais Du Cantel, montant sur un des degrés du pilori, jeta de sa voix tonnante une ardente allocution, demandant l'union du peuple, de la bourgeoisie et des paysans, pour résister à l'oppression et à la tyrannie qui pesaient sur la Normandie.

Son éloquence, le souvenir de ses merveilleux exploits enlevèrent tous les suffrages. Une immense acclamation accueillit la fin de son discours.

De trente mille poitrines partirent ces cris : "Vive Du Cantel ! A bas la gabelle ! A mort les soldats du fisc ! Sus ! Sus ! A sac ! A sac l'hôtel de la ferme !"

Dès ce moment-là, Du Cantel était bien réellement le général de l'insurrection.

Notre héros fit un geste puissant de la main et commanda le silence à cette nombreuse armée.

—Vous allez vous élanter contre les ennemis du peuple, s'écria-t-il. Mais avant, il y a ici un grand exemple à faire. Un misérable, un traître a vendu ses frères et a occasionné les plus horribles malheurs ; c'est ici, à cette place ordinaire des supplices, qu'il va expier son crime.

—Mort aux traîtres ! cria la foule.

Au même instant un mouvement se produisit à l'une des extrémités de la place. Un long murmure s'éleva dans les airs ; les rangs des soldats s'ouvrirent et un lugubre cortège s'avança vers le pilori.

Le bourreau marchait en tête, vêtu de sa cape rouge, armé d'une énorme barre de fer.

Derrière lui se traînait effaré, livide, hideux, cet être

informe, dont l'âme était aussi contrefaite que le corps, Lafouine que l'on conduisait au supplice.

Les mains liées derrière le dos, fléchissant à chaque pas, la poitrine soulevée de sanglots, les yeux éperdus, les cheveux hérissés, claquant des dents, il était en proie à la plus affreuse épouvante. Le misérable pleurait et l'on pouvait voir les larmes bondir sur la proéminence de sa poitrine déformée. Abîmé, anéanti dans sa peur, il n'entendait pas les paroles de consolation que lui adressait un moine de la Passion qui marchait à ses côtés, et l'exhortait à implorer le pardon de Dieu.

Il avait été condamné, le matin même, à être roué et rompu vif par une sorte de conseil de guerre, composé de Des Mondrins, de Boidrot, de Les Sablons, de la Brigandière, de Turgot-les-Pilliers, ces deux derniers chefs de bandes dans le corps du colonel des Plombs.

— La suite au prochain numéro. —

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

NICAISE.—Et j'ai dit que c'était le petit gosse du suisse qui avait fait le coup.

TROUILLOTTE.—Alors on l'a chassé de l'école ?

NICAISE.—Non pas, c'est moi que le frère a fait chasser.

TROUILLOTTE.—Naturellement ! Ces cléricaux ont une telle partialité !

NICAISE.—Là-dessus j'ai écrit une lettre au conseil où j'accusais le frère d'avoir jeté des pois fulminants dans la classe, afin d'avoir un prétexte pour me chasser.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! Mais a-t-on ordonné une enquête ?

NICAISE.—Sans doute, seulement on a décidé que, dans l'enquête, on ne croirait ni le frère, ni ses amis, parce qu'ils étaient intéressés dans la question, ni les élèves parce qu'ils pouvaient avoir été intimidés.

TROUILLOTTE.—Qui donc a-t-on crû ?

NICAISE.—Moi.

TROUILLOTTE.—Oh ! le brave garçon ! On a sans doute chassé les frères ?

NICAISE.—Oui.

TROUILLOTTE.—Ainsi, c'est toi qui as fait cela à toi tout seul.

NICAISE.—A moi tout seul.

TROUILLOTTE.—Tu es un héros, Nicaïse ! Puisque tu es si entendu aux affaires de la libre pensée, tu pourras peut-être m'aider dans mes plans de vengeance contre Coquemard.

NICAISE.—Tout à votre service. Quel est donc cet odieux clercal ?

Voir à partir du n° 9.